
Christine Silvi, *Science médiévale et vérité. Étude linguistique de l'expression du vrai dans le discours scientifique en langue vulgaire*

Chiara Preite



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/38528>

DOI : [10.4000/studifrancesi.38528](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.38528)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2004

Pagination : 666-669

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Chiara Preite, « Christine Silvi, *Science médiévale et vérité. Étude linguistique de l'expression du vrai dans le discours scientifique en langue vulgaire* », *Studi Francesi* [En ligne], 144 (XLVIII | III) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/38528> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.38528>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mai 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Christine Silvi, *Science médiévale et vérité. Étude linguistique de l'expression du vrai dans le discours scientifique en langue vulgaire*

Chiara Preite

RÉFÉRENCE

CHRISTINE SILVI, *Science médiévale et vérité. Étude linguistique de l'expression du vrai dans le discours scientifique en langue vulgaire*, Paris, Honoré Champion 2003 («Bibliothèque de grammaire et de linguistique», 15), pp. 542.

- 1 Issue du remaniement d'une thèse de doctorat, cette étude de Christine Silvi explore la recherche de la vérité de l'homme médiéval, à travers les expressions linguistiques cernées dans un *corpus* formé de neuf ouvrages de vulgarisation scientifique, écrits entre la première moitié du XIII^e siècle et 1314 environ: deux traités versifiés en anglo-normand (*La Petite Philosophie* [La P.P.] et *Le Secré de Secrez* [S. de S. vers]), quatre encyclopédies en prose (*Le Secré de Secrés* [S. de S. pr.], le *Placides et Timéo* [P. et T.], *L'Image du Monde* [I. du M.], *Li Livres dou Tresor* [L. du T.]), un livre de médecine (*La Chirurgie* [La Chir.]), un traité d'hygiène (*Le Régime du Corps* [R. du C.]) et une traduction (*Les Metheores d'Aristote* [Les Meth.]). Ces textes résument l'activité intellectuelle d'une époque qui décrit les êtres et les choses en tant qu'éléments physiques dans le but de «dire le vrai», mais le «vrai» est ici relatif: ce qui était considéré vrai par l'homme du Moyen Age ne l'est plus pour nous. L'intérêt ne réside donc pas dans la vérité effective d'une proposition, mais dans les démarches exploitées par l'encyclopédiste pour la faire paraître vraie.
- 2 Première partie. «Étude des sources de l'assertion: les énonciateurs».

- 3 Chapitre I. «Premier approche du vrai: les *Auctoritates*. Mise au point méthodologique, clarification de certaines références et remarques sémantiques», pp. 27-62.
- 4 Ayant constaté que dans les neuf ouvrages du *corpus* la procédure de crédibilisation de l'énoncé la plus fréquente est l'argumentation par autorité et que l'encyclopediste ne prend en charge que la fonction de *compilator*, Silvi, sur la base d'un réseau de critères méthodologiques, a procédé à un relevé systématique des *Auctoritates* citées et de leurs occurrences ainsi qu'à leur répartition en six rubriques en fonction de leur nature: les autorités bibliques et patristiques; les autorités grecques, arabes et latines; les autorités médicales; les autorités ethniques; les autorités génériques; les autorités marginales. Cet *excursus* quantitatif a permis de conclure à ce que les autorités médicales représentent la plus forte proportion, suivies par les termes génériques, dont le flou dans la référence est bien pratique et cautionne parfois un discours personnel, et enfin par les autorités classiques.
- 5 Chapitre II. «Le fonctionnement de l'argument d'autorité», pp. 63-98. Après le repérage ponctuel des *Auctoritates* appelées à étayer la vérité scientifique au Moyen Âge, Silvi a examiné en premier lieu l'«argument d'autorité» dont la crédibilité se base sur une compétence spécialisée de l'autorité – source, qui est définie par l'auteur à l'aide des trois modalités *savoir, pouvoir, vouloir* combinées aux prédicats *faire* et *être*. Ce paradigme a été appliqué à trois figures de clercs, Salomon, Hippocrate et Aristote, autorités privilégiées parce qu'appartenant au passé, même si l'auteur a montré, à travers l'analyse des références, que certains *Moderni* ont également leur place dans le discours scientifique. En deuxième lieu la linguiste a étudié le fonctionnement de l'argument d'autorité. «E dit que P, donc P» schématise cet argument qui a comme prémisse implicite (que l'auteur réfutera plus loin) que «E ne se trompe jamais» où E est l'énonciateur (l'autorité): P est considérée comme vraie non parce qu'il y a conformité entre le réel et la proposition assertée par E, mais parce que E a dit que P. Par conséquent, quand E a tort le locuteur L (l'encyclopediste) fait en sorte qu'il ait raison en exploitant toute sorte d'artifice rhétorique. Les citations sont donc données en garantie de la vérité: elles visent non seulement à convaincre le destinataire mais elles ont aussi une valeur de preuve qui échappe à toute mise en question, étant donné la compétence indiscutable de E.
- 6 Chapitre III. «Les autres modes du dire vrai», pp. 99-132. Les *Auctoritates* ne sont pas les seules autorités appelées par les compilateurs pour cautionner leurs discours. L'«autorité appelée par le contexte» (connaissance corporative ou ethnique) est la plus compétente pour parler d'un objet du monde parce que, appartenant au même monde que cet objet, le discours qu'elle formule sur lui est validé par la connaissance directe qu'elle en a: ce type d'autorité n'est compétent que dans un domaine précis parce qu'il en est le «témoin» (non plus la source) direct. L'«autorité d'expérience» est une source d'assertion sûre du fait de l'expérience qu'elle a acquise. Elle se différencie des précédentes grâce à des critères syntaxiques: si l'autorité appelée par le contexte se présente sous la forme d'un nom de profession ou d'ethnie précédé de l'article défini générique et suivi d'une relative explicative, l'autorité d'expérience peut être ramenée à la forme Pronom ou Nom + Relative déterminative, la relative fondant le processus d'identification du référent à travers le regroupement d'individus qui n'ont en commun que l'expérience qu'ils partagent. Un deuxième type de distinction dépend de critères sémantiques: alors que l'autorité appelée par le contexte partage un trait commun avec l'objet dont elle parle, ce n'est qu'accidentellement que l'autorité d'expérience formule

une assertion sur un objet du monde. À ces autorités s'ajoutent les «autorités grégaires» liées par un univers de croyance partagé: le compilateur fait un groupe de tous ceux qui partagent la même opinion et le transforme en argument, cette opinion n'étant presque jamais évoquée que pour être démentie.

- 7 Chapitre IV. «*On dit* ou le triomphe de l'anonymat», pp. 133-160. Selon Silvi le mode du dire vrai incluant le pronom *on* désigne un ensemble hétérogène d'animés plus ou moins déterminés par le contexte. Le *corpus* présente deux types de *on dit*. Le premier, appelé *on*₁, exclusif de L et de D (destinataire), énonce une proposition que le locuteur ne peut pas assumer parce que la vérité de cette proposition est invérifiable (mais qu'il ne dément non plus): le discours de *on*₁ porte sur l'Histoire, le mythe, le monde éloigné du point de vue spatio-temporel et surtout sur l'irrationnel et le merveilleux. Le deuxième, appelé *on*₂, désigne la sagesse des lieux communs, y compris L et parfois D, qui s'exprime essentiellement dans les proverbes, assez fréquents dans les textes encyclopédiques. Le proverbe s'inscrit dans une stratégie argumentative qui dit le vrai en introduisant le concret de la vie quotidienne dans le discours scientifique, soit par le biais de formules stéréotypées s'appuyant sur une valeur métaphorique exprimant une vérité de bon sens, soit à travers une métaphore diégétique qu'il faut lire en contexte pour pouvoir en saisir la portée. Les marques métadiscursives introduisant les proverbes répertoriés ont été divisés en deux sous-catégories: d'une part les équivalents paradigmatiques de *on*, une *vox populi* qui authentifie le dire, d'autre part les noms propres de personnages éminents qui donnent aux énoncés un semblant d'apophtegmes entourés d'un consensus partagé. L'attribution des proverbes à un E hors texte permet à L de ne pas assumer explicitement un discours qui pourtant exprime une croyance qu'il partage et d'obliger D à y adhérer.
- 8 Deuxième partie. «L'émergence d'une nouvelle parole de véridiction».
- 9 Chapitre V. «L'encyclopédiste doxographe», pp. 171-220.
- 10 La doxographie, collation d'opinions sur un sujet dans le but de construire une théorie, fonde la méthode de travail des encyclopédistes qui souvent juxtaposent plusieurs sources sans se soucier de contradictions éventuelles. La prise en considération de la doxographie a obligé Silvi à rejeter la conception qui veut que la prémisse cachée de l'argument d'autorité «E dit que P, donc P» soit «E ne se trompe jamais», notamment dans des cas où deux propositions sur un même objet se trouvent en contradiction. Par conséquent, Silvi a redéfini l'argument d'autorité: E dit que P, vu les compétences de E, il est probable que P est la vérité. Le compilateur ne prend pas donc P à son compte et il le marque à travers le choix de morphèmes introducteurs du discours rapporté neutres: le verbe *dire* et ses équivalents, *selon* et le lexème *opinion*. Ensuite la linguiste a analysé les trois méthodes de la doxographie: l'addition d'univers concordants, où le consensus de la majorité des hommes (ou des sages) sert à démontrer la probabilité, voire la vérité d'une thèse; la juxtaposition d'univers divergents, où le compilateur cite des opinions divergentes (qui peuvent être indépendantes l'une de l'autre ou en polémique réciproque) pour montrer qu'il n'en privilégie aucune et pour éviter toute argumentation personnelle; la combinaison d'univers complémentaires, où le compilateur forge une théorie monographique sur la base d'un multitude de notions déjà citées: c'est une nouvelle forme de polyphonie qui montre la cohérence des discours de l'encyclopédiste.
- 11 Chapitre VI. «L'émergence d'une nouvelle parole d'autorité», pp. 221-278.

- 12 Dans l'univers évoqué, terme qui recouvre la notion de posé, on est en présence d'un E collectif ou de la *doxa*. Les verbes d'opinion qui informent D de l'opinion de E dans cet univers évoqué n'indiquent pas pour autant le degré d'assurance avec lequel E adhère à sa thèse: en effet, lorsque L cite l'assertion de E, il devient également la nouvelle source de modalisation. C'est pourquoi, selon Silvi, les verbes d'opinion doivent plutôt être classés selon leur cinétisme dans l'univers sous-jacent, terme recouvrant la notion de présupposé. Elle distingue donc entre les verbes factifs, neutres et anti-factifs, ces derniers étant les plus représentés dans le *corpus*. Les verbes de l'univers sous-jacent permettent à L d'éviter de porter des jugements de vérité/fausseté sur les opinions partagées (les présupposés) par la *doxa*. Ensuite Silvi analyse le recours aux verbes d'argumentation, qui rapportent la manière dont une opinion a été présentée par E, tels que prouver et démontrer. Ces verbes, tous factifs, indiquent que l'assertion de P par E est autorisée par le raisonnement que E a mené et qui aboutit à la conclusion P: tout se passe dans le niveau du posé (univers évoqué) ce qui permet à L de ne pas assumer la vérité d'une proposition dont la preuve a été apportée par une autorité reconnue et compétente. Enfin, Silvi se penche sur l'analyse de l'émergence du *je* (L se présente comme la source explicite de l'assertion), dont les premières manifestations sont «l'aveu d'ignorance» lorsque L reconnaît ne pas savoir: il s'agit tout de même d'un procédé de crédibilisation qui augmente la confiance de D en l'honnêteté de L; «l'expression de l'opinion» (avec les verbes *croire* ou *savoir*); «la protestation de sincérité» et «la protestation de brièveté». L'encyclopédiste devient à son tour parole d'autorité: L se présente comme la source explicite de l'assertion. Avec *je dis* (et ses variantes) L revendique le statut de E et assume la position de l'autorité qui dit vrai.
- 13 Chapitre VII. «Du dialogue au silence: en quête de l'assertion raisonnable», pp. 279-322.
- 14 Le *je* de L suppose le *tu* de D et le discours de l'encyclopédiste devient un dialogue où D participe à l'élaboration du discours vrai à travers le jeu questions (Q)/réponses (R): D peut poser des Q faisant progresser dans la recherche de la vérité. Dans le *corpus*, les inscriptions de D montrent une instance animée par une *curiositas* qui se manifeste par des demandes d'information réactives ou initiatives; par des Q qui témoignent de l'incrédulité devant un propos surprenant parce qu'en contradiction avec une idée préconçue; par l'objection motivée par une contradiction entre la proposition affirmée et une opinion préconçue. Ces trois dispositifs d'apprentissage permettent au lecteur de l'encyclopédie d'accéder au vrai parce qu'à la fin de la discussion L et D tombent toujours d'accord sans être sur un pied d'égalité: la parole du questionneur/contradicteur, aveu d'ignorance et reconnaissance implicite de la supériorité de L, est souvent «phagocytée» par le *je*. Cela revient à dire que c'est L qui garde l'initiative du dialogue: le destinataire de Q ou d'une objection, c'est L, mais c'est aussi L qui se crée à lui-même l'obligation de répondre, tout en faisant comme si cette mise en demeure émanait de D. De plus, dans la mesure où Q et R constituent une suite interactionnelle, Q oblige L à inscrire R dans le cadre des présupposés fournis par Q même. De cette manière L impose le vrai en obligeant D à reprendre dans sa Q, sous forme de présupposés, les informations que L avait posé dans une assertion précédente. On a affaire donc à un dialogue truqué où R préexiste à Q qui est censée l'avoir suscitée. Silvi conclut ce paragraphe sur la participation fictive de D à l'élaboration de la vérité par l'étude du verbe *savoir*, dont les occurrences montrent tantôt un savoir en voie d'acquisition, où l'emploi de la forme impérative de la part de L (acte d'autorité) oblige D à intégrer à son univers de croyance la proposition assertée, tantôt un savoir acquis

et partagé, que D n'avouera jamais d'ignorer. Le silence de D est interprété par L comme une preuve de la vérité du propos asserté: dire le vrai c'est également réduire l'autre au silence.

- 15 Troisième partie. «Vers une autre rhétorique du discours vrai: les mots, le monde, le texte».
- 16 Chapitre VIII. «Les mots ou les effets de vérité s'originant dans le langage», pp. 327-382.
- 17 Dans ce chapitre Silvi analyse les procédés visant à donner l'illusion référentielle. La définition, proposition dont la vérité n'a pas à être démontrée, est à la base de tout raisonnement pour l'encyclopédiste: sans accord sur le sens des mots (donc des objets du monde qu'ils désignent), il n'y a pas de dialogue possible et la vérité ne peut pas être atteinte. Une bonne définition procure la connaissance de la vraie nature d'une chose à travers un élément classificateur et ses traits différenciateurs. Afin de montrer l'importance de cette stratégie définitoire empruntée à Aristote, la linguiste procède à une étude non-exhaustive mais exemplificative des termes génériques qui structurent la pensée encyclopédique et ordonnent le réel et le vrai. Il convient de rappeler que souvent l'univocité dans la définition d'un objet n'est pas atteinte, cependant L se sert du caractère équivoque des mots à des fins argumentatives: c'est lui qui permet de rétablir la compatibilité entre deux thèses opposées ou la cohérence chez un auteur. Silvi a abordé ensuite la question de l'étymologie en tant que justification à une définition visant à rendre compte de l'essence du référent: au Moyen Âge les noms apparaissent comme les définitions des objets nommés, notamment du fait que la plupart des étymons sont empruntés au grec et au latin, deux langues quasi sacrées dont les mots approchent la vérité. La surdétermination étymologique est une autre méthode pour inscrire le discours dans le vrai: en donnant une description exhaustive de la nature du référent, elle vaut preuve. L'étymologie peut servir deux stratégies argumentatives différentes, à cause de la dégénérescence du langage qui l'éloigne de son origine et de la vérité et qui permet à l'encyclopédiste de jouer avec la polysémie des mots.
- 18 Chapitre IX. «Le monde ou l'intrusion du réel: la vérité par induction», pp. 383-430.
- 19 La vérité est dans les choses et l'expérience est la preuve que ce qui est dit est vrai. Cet ancrage du discours dans le réel qui permet de tirer des conclusions générales est redevable à la théorie aristotélicienne de la connaissance par induction et se manifeste par quatre démarches. La «vérité obtenue par l'expérience» est le plus souvent un simple constat stéréotypé qui n'a rien à voir avec une expérimentation véritable. Toutefois, comme on accède au vrai par la vue et les autres sens, L se porte garant de l'expérience et de l'observation en donnant l'illusion du témoignage authentique. Ensuite, le «raisonnement par analogie» est apte à illustrer une affirmation par le recours au concret. Permettant de passer «d'une croyance à une croyance nouvelle avec conscience des raisons», l'analogie répond à des besoins didactiques. À travers le choix d'images simples et familières, l'encyclopédiste facilite l'apprentissage des connaissances et donc la découverte de la vérité et, en bon pédagogue, il donne souvent la clef des correspondances capables de donner l'illusion que la réalité a été expérimentée. Silvi rappelle la nécessité de ne pas confondre l'analogie avec «l'*exemplum*», troisième démarche inductive où la démonstration vient du récit, alors que dans l'analogie elle vient de la réalité du comparant. L'*exemplum* est un récit historique pourvu d'une autorité légitime – L cite presque toujours la source qui peut être d'origine biblique, profane ou moderne – à travers lequel L se pose comme nanti de

l'autorité nécessaire à l'accréditation des propos énoncés. L'*exemplum* étant donné comme véridique, il assume la valeur d'un argument qui vient de l'Histoire, donc du réel. En utilisant l'*exemplum* à visée scientifique, L accomplit un acte illocutoire dans l'intention de produire un acte perlocutoire de conviction sur la vérité du propos démontrée par l'exemple et de changer la compétence de D. La dernière démarche inductive exploitée par les encyclopédistes est la «fiction» à savoir les hypothèses argumentatives destinées à prouver que la thèse de L est vraie sans laisser à D la possibilité de réfuter l'exposition, que le fait fictif soutienne la thèse en question ou qu'il dénonce la fausseté de l'opinion contraire. Dans le premier cas, L raisonne à partir d'un fait fictif. En effet, en disant si P, Q, L pose la fausseté de l'hypothèse P et il demande à D de l'accepter comme cadre du discours: de cette manière il rend son argument impossible à récuser. Dans le deuxième cas, L fait du fait fictif un instrument polémique: L imagine les conséquences de l'opinion contraire à la thèse qu'il soutient, en démontre la fausseté et invalide l'opinion fautive tout en accréditant la sienne.

20 Chapitre X. «Le texte», pp. 431-454.

21 Certains énoncés présentent en structure de surface un effacement du sujet d'énonciation, toutefois P doit être considérée comme implicitement préfixée par *je dis que*: L devient le porte-parole de la *doxa* et l'énonciation subjective est objectivée et acquiert la force du fait. Le discours doxologique objectif se manifeste de manière simple, P, ou bien sous la forme d'une subordination inverse ou d'une locution impersonnelle, tournures aptes à poser des évidences. Cependant, l'évidence a ses limites et parfois elle peut être réfutée. En effet, Silvi a cerné trois structures qui obligent à revenir sur la vérité que l'on croyait établie: «P, *ja soit ce que E dit que Q*», «P, *totevoies E dit que Q*» et «P; *E dit que Q*». Ensuite, la linguiste a examiné des expressions modales (*certainement, il est certain que, voirement, en vérité, etc.*) qui marquent l'intime conviction de L à l'égard de la proposition qu'il affirme et qui donnent à l'énoncé une apparence d'objectivité. Ces tours, qui semblent superflus, sont en revanche pertinents lorsque leur E n'est pas L: par leur biais L fait explicitement sienne une vérité dont il n'est pas l'origine. Comme on l'a vu, dans le discours scientifique le vrai dispose de plusieurs voix pour être dit, la dernière étant celle du conte qui, en tant que sujet d'énonciation, ne va plus résister pour longtemps: c'est la preuve d'un acheminement vers une plus grande objectivation. Le conte, archétype créé par le *je* pour lui déléguer un peu de son autorité, est une sorte d'énonciateur suppléant qui prend en charge le discours, à défaut d'une *Auctoritas* disponible. Toutefois, le *corpus* montre la quasi disparition de cette stratégie qui apparaît jusque dans l'hésitation entre les variantes utilisées pour référer au conte (*istore, livres, mestres*). Le conte, comme l'*Auctoritas* et le *je*, n'est pas une instance énonciative omnisciente et Dieu est une limite à son pouvoir. Dieu est souvent convoqué dans le discours pour clôturer le débat, mais il ne révèle pas la vérité ni ne prend parti pour une des thèses énoncées: simplement il signifie que la vérité l'emporte sur les opinions. Les secrets de Dieu contraignent l'encyclopédiste à capituler, mais il ne faut pas les confondre avec la merveille: souvent un fait qui étonne suscite la réflexion scientifique qui peut réussir à l'expliquer et à le démystifier.